

Livres

«Nous passons entre les mailles du filet fédéral»

Caroline Coutau, éditrice chez Zoé, fait le point sur la crise du milieu du livre et sur l'abandon étatique dont il est victime.

Boris Senff Texte

Après trois mois d'arrêt quasi complet dû à la pandémie, le monde de la culture est en état de choc. Mais la petite constellation franco-phone du livre suisse a des raisons supplémentaires d'angoisser puisque, en plus des lourdes pertes encaissées, elle semble écartée des aides gouvernementales promises à la culture. Cette semaine, les métiers du livre de Suisse romande ont publié une tribune pour s'indigner de cette relégation et pour rappeler la fragilité d'une économie qui a mis des décennies à se construire. Caroline Coutau, responsable des Éditions Zoé, faisait évidemment partie des signataires.

Quelle est l'ampleur de la crise du coronavirus pour l'édition?

Je me fie assez au Syndicat national de l'édition (SNE), en France, qui prévoit que la crise s'étende sur l'ensemble de l'année 2020. Il n'y aura pas de retour à la normale avant le printemps 2021. Dans l'édition, les calendriers sont assez lents et l'annulation de toutes sortes de manifestations publiques va avoir des répercussions à long terme. À la foire de Francfort, par exemple, qui a lieu en octobre, se négocient de nombreux droits pour les traductions, le cinéma. Ces derniers jours, beaucoup d'éditeurs internationaux annoncent leur désistement, c'est autant de possibilités de ventes de droits qui partent en fumée. Ce ralentissement

général va s'étendre jusqu'à décembre en tout cas. La rentrée littéraire va elle aussi être bousculée.

À quoi faut-il s'attendre?

En France, mais aussi en Suisse, les libraires ont demandé aux éditeurs de revoir leur programme d'avant l'été et de la rentrée littéraire. La Suisse a pu tester la vente en ligne, contrairement à la France, où la question était plus conflictuelle, même si certains libraires s'y sont mis. Mais, après plus de deux mois de confinement, beaucoup des livres du début de l'année sont restés sur les tables des librairies dans un petit coma, il s'agit maintenant de réveiller et de vendre ces livres-là. L'idée sur laquelle tout le monde s'est plus ou moins accordé a été de retirer des nouveautés prévues pour essayer d'éviter que les livres soient noyés par l'offre. Gallimard devrait passer de quatorze livres à neuf pour la rentrée d'août et Hachette a promis de baisser de 40% ses parutions. Il faut aussi avoir en tête une spécificité de l'économie du livre: les libraires peuvent se faire rembourser les invendus auprès des éditeurs.

Le risque aurait donc été un grand nombre de retours?

On ne peut pas forcer un convalescent à manger! Les libraires sortent sonnés de ces huit semaines de fermeture. Il faut qu'ils puissent donner une chance à chaque titre en magasin avant de se remettre à commander des nouveautés. Mais les crises cristallisent des problèmes qui existaient déjà avant leur irruption.



Caroline Coutau, responsable des Éditions Zoé, combative mais très déçue par la position de l'Office fédéral de la

Cela fait des années qu'on entend, à raison, des plaintes de la part des libraires (et des journalistes) au sujet de la surproduction. Imaginez, vous planifiez environ 25 nouveautés par an, comme c'est le cas des Éditions Zoé, et vous vous retrouvez à côté de machines qui en produisent plus de 200 par an. Dans ce paysage, il est compliqué de se faire une place: les

librairies sont prises d'assaut. Depuis trois semaines, avec la réouverture, le libraire est bien conscient de la nécessité d'éviter des retours en masse, qui posent des problèmes de liquidités aux éditeurs.

Arrêtons-nous un instant sur cette surproduction déjà ancienne et qui comporte beaucoup de livres dis-

pensables. De quoi vient cette sur-enchère?

Ce sont les problèmes de trésorerie qui provoquent la surproduction: comme ce sont essentiellement les nouveautés qui font rentrer de l'argent, les éditeurs produisent un maximum de titres, mais ensuite les invendus sont retournés, c'est donc une réflexion à court terme.

Les ravages d'une obsession

La violence, il y a celle qui se voit, qui s'encaisse verbalement ou physiquement. Mais il en existe des formes plus sournoises. Comme partir à l'aéroport en voiture, comme si on allait prendre l'avion, mimer durant une heure dans l'auto le trajet aérien, puis rentrer à la maison tout en faisant comme si on était arrivé à destination, et visiter, durant trois jours dans un appartement réaménagé, la «ville» choisie. Un jeu somme toute innocent entre adultes consentants. Sauf qu'au milieu, un petit garçon s'y perd. Comme dans ses deux premiers romans, dont «Le sourire de Thérèse», le Lausannois Laurent Koutaïsoff plonge dans une histoire de famille. Elle se dessine peu à peu au fil des souvenirs de Christophe. Singulier personnage qui dévore les critiques de tous les films sans en avoir vu aucun, et qui n'a voulu lire et re-

lire qu'un unique livre: «Le comte de Monte-Cristo». Et pour faire table rase, il met le feu à son appartement. Après un passage en prison, il devient gardien dans une déchetterie. Là, des rencontres vont faire bouger les frontières de son «atlas» personnel. Cette histoire de résilience séduit par son caractère hors norme et des personnages attachants. Même si, dans le dernier tiers, l'auteur cède à la tentation de trop en dire en dévoilant les drames intimes de chaque protagoniste. **C.R.**



«Atlas»
Laurent Koutaïsoff
Bernard Campiche
Éditeur, 294 p.



BAPTISTE AUBERT

Alexandre Lecoultré peint la vie «und so weiter»

● Peter est né on ne sait trop où, on ne sait trop quand. Trouvé dans un terrain vague du Dorf Z., il s'est enraciné dans la localité et y a poussé tel une plante sauvage. Oui mais voilà, c'est bien joli de naviguer entre le Café du Nord et les petits boulots. Il faudrait qu'il songe à faire quelque chose de sa vie, s'entend-il répéter.

Trouver un métier annoncent certains, mais aussi «celle avec le regard qui le regarde et la bouche qui lui sourit» suggère la douce serveuse du café. Mais où se cache la vie vraie? Dans les mots de

son ami le «Schriftsteller»? Peter, qui «dit avec la difficulté», amassant des bribes de toutes les langues sans en maîtriser aucune, a les mots qui lui restent sur l'estomac. Ou, quand ils sortent, le voilà qui rabâche toujours la même chose, si bien qu'au bistrot l'on complète «und so weiter». Alors il préfère arpenter le territoire, emprunter les transports publics juste pour écouter les conversations, et fureter jusque dans les lieux abandonnés. Il consulte aussi Micha, la voyante, pour «zwei frankä füfzg pro Minute». Cette quête existentielle n'a rien de spectaculaire, mais épouse avec finesse les difficultés d'une singularité se confrontant à la norme. Avec un minutieux travail d'écriture qui se plaît à mélanger les idiomes et à jouer, parfois jusqu'à l'ironie, sur les sonorités et les répétitions, Alexandre Lecoultré brosse aussi un portrait de la Suisse par les mots. Il

y a le «Dorf», la «Gemeinde», le «Kafi», la «Spaziernade», sans oublier le «lavoro manuale» de Gianluigi, ou encore le «vale» des Petits-bras. Au gré des circonstances, on l'appelle Peter, Pedro, Pedrito. La Suisse carrefour de langues et de nationalités, et lieu de vie paisible pour grandir, même sans grande ambition. Mais le jeune écrivain et traducteur romand installé à Berne rappelle qu'il s'agit néanmoins toujours de «devenir quelqu'un». Même avec les copains du bistrot. Un court roman enchanteur. **Caroline Rieder**



«Peter und so weiter»
Alexandre Lecoultré
L'Âge d'Homme, 126 p.